

Science, savoir, littérature : Foucault n'est pas un collègue

Original Scientific Paper

Nenad Ivić¹

Département d'études romanes

Chaire de Littérature Française

nivic@ffzg.unizg.hr

Le texte qui suit est un essai de lecture de l'œuvre de Michel Foucault qui met en relief l'importance de ses vues sur la littérature et la fiction, énoncés soit dans ses œuvres majeures soit dans ses articles et entretiens, dans la construction de son « étrangeté légitime » (René Char) de l'historien/philosophe, par rapport aux pratiques scientifiques contemporaines des humanités.

Mots-clés : Michel Foucault, fiction, histoire, littérature, épistémologie

Parce que, voyez-vous, je n'aime vraiment pas l'histoire rétrospective ; ou du moins ce n'est pas mon jeu de dire à propos de quelque chose : « Ah, voyez-vous, saint Jérôme ou saint Jean Chrysostome ont dit cela, et vous trouverez la même chose chez Freud ou Jung ou Lacan, etc. » Ce n'est pas mon jeu, ce genre de choses ne m'intéresse vraiment pas.

Michel Foucault, *Débat sur « Vérité et subjectivité »*, le 23 octobre 1980 (Foucault 1980 : 110).

¹ Nenad Ivić, professeur des universités, *honoris professor* de l'Université de Rijeka. Auteur de nombreux livres, articles et essais sur la littérature et l'historiographie antique et médiévale aussi bien que sur la littérature, critique et théorie littéraire et l'historiographie contemporaine. Son dernier livre, *La guerre civile des noms*, traite du rapport entre la réalité et la fiction dans la prose historiographique et littéraire (*Gradanski rat riječi. Književnost i povijest*, Zagreb : Mizantrop, 2021)
<https://www.bib.irb.hr:8443/pretraga?operators=and|Ivi%C4%87,%20Nenad%20%2811443%29|text|profile>

A la fois j'utilise les méthodes les plus classiques : la démonstration ou, en tout cas, la preuve en matière historique, le renvoi à des textes, à des références, à des autorités, et la mise en rapport des idées et des faits, une proposition de schémas d'intelligibilité, de types d'explications. Il n'y a là rien d'original.

Michel Foucault, *Entretien avec Michel Foucault*, 1978, (Foucault 2001n : 863)

*βίβλων δὲ ὄμαδον παρέχονται Μουσαίου καὶ Ὀρφέως,
Σελήνης τε καὶ Μουσῶν ἐκγόνων*

Platon, *République* 364e.

1. Festin d'imagination²

« Hypocrite qui s'enfonce dans la solitude pour se livrer mieux au débordement de ses convoitises ! Tu te privas de viandes, de vin, d'étuves, d'esclaves et d'honneurs ; mais comme tu laisses ton imagination t'offrir des banquets, des parfums, des femmes nues et des foules applaudissantes ! Ta chasteté n'est qu'une corruption plus subtile, et ce mépris du monde l'impuissance de ta haine contre lui ! C'est là ce qui rend tes pareils si lugubres, ou peut-être parce qu'ils doutent. La possession de la vérité donne la joie. Est-ce

² Je le dis tout de suite : je ne crois pas aux découpages en phases d'une vie intellectuelle. Ils sont utiles à des fins... rhétoriques. Pour le dire en termes platoniciens, le découpage est une τέχνη, et non pas la recherche d'une σοφία : si quelque chose n'est pas dit ou écrit à un certain moment, il ne s'ensuit pas que cela n'a pas été pensé ou envisagé : tout comme le découpage, la chronologie qui tranche est une arme dangereuse. Foucault le savait : « on pourrait dire que tout son effort consiste à arracher les notions dont il use à une entité qui s'appellerait Temps » et « à se donner les moyens de disjoindre les ressorts essentiels de l'histoire et leurs projections chronologiques » (Milner 2014 : 210). Par conséquent, si modeste que soit ma σοφία, je traiterai l'œuvre de Foucault comme un rhizôme.

que Jésus était triste ? Il allait entouré d'amis, se reposait à l'ombre de l'olivier, entraît chez le publicain, multipliait les coupes, pardonnant à la pécheresse, guérissant toutes les douleurs. Toi, tu n'as de pitié que pour ta misère. C'est comme un remords qui t'agite et une démente farouche, jusqu'à repousser la caresse d'un chien ou le sourire d'un enfant. » (Flaubert 1951 : 55)

Flaubert blâmait la chrétienté pour tous les maux qui accablaient la France: l'égalité, le suffrage universel, la démocratie. *La Tentation de Saint Antoine*, qu'il fait paraître en 1874, lance un défi au renoncement du monde, une des pratiques chrétiennes de base. Antoine fuit le monde et le monde le rejoint à travers les spectres et les revenants dont se repaît son imagination. *La Tentation*, « dans le genre de ce qui est sans genre », de ce qui est, depuis le XIXe siècle, « dépourvu de tout principe d'appropriation » (Rancière 1998 : 29), défie le roman en jouant le jeu de son ἀρχή, en déjouant la fiction de son origine. Ce roman théâtralise ce qu'on appelle aujourd'hui, avec Kuhn, la *normal science*, dont la littérature est un frère ennemi. Flaubert se prépare un festin d'imagination, comblé de citations et de résumés ; il se soumet à l'épreuve de commentaires d'exploits livresques et érudits, il subit l'expérience de la collecte et de l'édition d'écrits complets, de grandes œuvres de la chrétienté, comme les séries fameuses de l'abbé Jacques-Paul Migne, le *Patrologiae latinae cursus completus*, le *Patrologiae graecae cursus completus* et le *Cursus patrologiae orientalis*, dont la parution fut interrompue en 1870, à cause de l'incendie du dépôt de livres. L'exploit éditorial de Migne était gigantesque : « chez Migne, il s'agit principalement de faire les choses *en gros*: son but, rendre la tradition chrétienne compréhensible et accessible à tous, et son motto, du bon à bon prix, expriment dans un autre registre et concernant une marchandise qu'on n'associe pas habituellement avec la commercialisation, la tendance vers le marché de masse caractéristique de la moitié du siècle, et la bureaucratisation et la rationalisation des échanges économiques » (Bloch 1994 : 122). Théâtre

du roman et roman du théâtre de son monde, *La Tentation* est une pseudomorphose aristocratique, érudite et féroce critique du compréhensible bourgeois, de son « bon à bon prix » intellectuel.

Tout au long du XIXe siècle, la classe moyenne (que Tocqueville appelle classe gouvernementale), s'est « cantonnée dans son pouvoir et, bientôt après, dans son égoïsme » ; elle avait pris « un air d'industrie privée, chacun de ses membres ne songeant guère aux affaires publiques que pour les faire tourner au profit de ses affaires privées » ; son gouvernement « avait pris l'air d'une compagnie commerciale, où toutes les opérations se font en vue du bénéfice que les sociétaires en peuvent retirer » (Tocqueville 1999 : 13-14). Flaubert partageait les mêmes convictions (Compagnon 1983 : 271-276) ; contre le grand nombre, les actions et le profit, il dévorait les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* et l'*Histoire des empereurs* de Le Nain de Tillemont, les écrits des pères de l'église dans Migne, la textes de la religion antique dans les traductions de Georg Friedrich Creuzer. Il écoutait « l'infini du murmure » passé et considérait « l'amoncellement des paroles déjà dites » (Foucault 2013 : 101). Le précipité d'une lecture assidue et longue qui saisit le monde en se distanciant de lui, *La Tentation* « se rapporte, sur le mode sérieux, à l'immense domaine de l'imprimé ; elle prend place dans l'institution reconnue de la littérature. C'est moins un livre nouveau, à mettre à côté des autres, qu'une œuvre qui s'étend sur l'espace des livres existants », dans le nouvel espace de l'industrie en gros du savoir égalitaire ; « elle les recouvre, les cache, les manifeste, d'un seul moment les fait étinceler et disparaître. Elle n'est pas seulement un livre que Flaubert, longtemps, a rêvé d'écrire ; elle est le rêve des autres livres : tous les autres livres, rêvants, rêvés - repris, fragmentés, déplacés, combinés, éloignés, mis en distance par le songe mais aussi rapprochés jusqu'à la satisfaction imaginaire et scintillante du désir. [...] Après, *Le Livre*, Mallarmé deviendra possible, puis Joyce, Roussel, Kafka, Pound, Borges. La bibliothèque est en feu » (Foucault 2001a :326).

Le mandarin nihiliste - Flaubert voyait le salut de son monde dans le gouvernement des mandarins de l'esprit - met feu à la bibliothèque. Ce qui en reste, les cendres et quelques feuilles noircies, devient le repaire d'un spectre rêvé par les livres, le spectre « des règles qui déterminent dans une culture l'apparition et la disparition des énoncés, leur rémanence et leur effacement, leur existence paradoxale d'événements et de choses » (Foucault 2001b : 736). Le festin d'imagination qu'il s'offre avec *La Tentation*, est « une scène de pensée » (Rancière 2011 :12) qui fictionne le réel : nihiliste, le mandarin et aussi un archiviste de l'esprit.

Les convictions de Flaubert étaient antipathiques et réactionnaires, mais ce n'est pas le plus important, de même que les prises de position parfois antipathiques de Foucault, comme son éloge d'ayatollah Khomeini et de l'Iran, « figure passagère, mais affirmé, de la révolution » (Milner 2002 : 134). Ses prises de position représentent le symptôme du désir de la distance, de l'écart, de la distinction des mots et des choses ; elles sont la figure moderne de l'esseulement du cynique grec ou de l'anachorète chrétien, de l'écrivain ou de l'herméneute. « Je ne suis ni l'un ni l'autre, je suis dans cette distance entre le discours des autres et le mien. Et mon discours n'est rien d'autre que la distance que je prends, que je mesure, que j'accueille entre le discours des autres et le mien propre » dans les livres qui, comme *La Tentation* de Flaubert, arpentent avec leur « mètre relatif et précaire » (Foucault 2011 : 63) l'espace des livres existants.

La distance envers les mots et les choses, « n'appartient ni au monde, ni à l'inconscient, ni au regard, ni à l'intériorité » (Foucault 2001c : 308). Descartes le savait, quand il a raconté la fable de son éloignement du monde au début du *Discours de la méthode*, en donnant « ordre et figure d'écriture à l'ordre antigraphique de la vérité » (Nancy 1979 : 58). « Un quadrillage de lignes d'encre » éloigne et distancie le quotidien : « le fictif [n'est pas] l'au-delà ni le secret intime du quotidien, mais ce trajet de flèche qui nous frappe aux yeux et nous offre tout ce qui apparaît. Alors, le fictif serait aussi bien ce qui nomme les choses, les fait parler et donne dans le langage leur être partagé déjà par le souverain pouvoir

des mots [...] » (Foucault 2001c : 308). Dans cette fiction de distance qui est à la fois distance de fiction, la figure de la littérature se ménage son lieu propre. « Avec la littérature, la fiction est réintroduite dans le grand jeu du vrai et du faux : rien n'empêche de faire mentir la réalité et de raconter des histoires qui disent vrai » (Favreau 2012 : 44) : quand les mots font violence, et « la sémantique [devient] l'incarnation de l'illusion idéaliste » (Veyne 1978 : 215), le fictionnement du quotidien se transforme en pensée originaire de la réalité.

« Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît ? Il y a des moments dans la vie où la question du savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder et à réfléchir » (Foucault 1984 : 15-16)³ : le monde existe parce qu'il y a écart et espacement, parce que « l'inquiétant langage de la fiction » (Foucault 1984 : 15-16) distancie le langage du langage, parce que la littérature existe, ce lieu de l'assouvissement imaginaire du désir, où l'on peut s'ébranler, s'égarer et se perdre dans les secousses de « toutes les surfaces ordonnées et tous les plans qui assagissent pour nous le foisonnement des êtres » (Foucault 1966 :7).

L'égarement et la secousse rêvent le discernement. Discerner traduit le verbe grec κρίνω, d'où vient le mot et le concept de la critique, κριτική, et du critique, κριτικός, de celui qui discerne les choses de l'esprit. La littérature, cette, comme il le dit, « grande étrangère », est, pour Foucault fictionnant le geste de Flaubert, la présupposition de la pensée du réel, le geste originaire de discernement et de jugement. « Les vrais actes de la critique, il faut les trouver de nos jours dans des poèmes de Char, ou dans des fragments de Blanchot, dans des textes de Ponge, beaucoup plus que dans telle ou telle parcelle de langage qui aurait été, explicitement, et par le nom de leur auteur, destinés à

³ Cf. Milner 2008 : 246, sur *Les Mots et les Choses* : « La nouveauté radicale [...] ne consistait pas à expliquer autrement ; elle consistait à percevoir autrement ».

être des actes critiques. On pourrait dire que la critique devient une fonction générale du langage en général, mais sans organisme, sans sujet propre » (Foucault 2013 :107). La distance fictionne le réel par le discours et ouvre l'espace de la critique en rendant les choses visibles : la critique est la lecture de la visibilité. La lecture de la visibilité est à la fois ailleurs et partout : dans *l'ailleurs* de la littérature qui s'approprie *le partout* de la langue, « qui ne dit pas seulement ce qu'elle dit, mais aussi le fait de le dire, la puissance et l'impuissance du dire » (Agamben 2014 : 53). Elle ne réside pas dans ce qu'on appelle depuis des siècles la critique et le commentaire, qui essaient « de découvrir un autre sens qui serait dissimulé dans les choses ou les discours », en présupposant leur phénoménalité non problématique, ou de « réécrire des livres dans un vocabulaire qui serait des nôtres » (Foucault 2011 : 60-62), en éclairant le même par le même. Foucault n'est pas un collègue.

Foucault a pris connaissance de la littérature contemporaine par le biais de la littérature étrangère, anglaise et américaine, notamment par Faulkner (Foucault 2001d : 1602)⁴. Cependant, son geste n'est pas possible sans l'expérience de la littérature française, celle apparentée à la culture bourgeoise *en gros* du XIXe siècle, qui a essayé « d'effacer les spécificités des arts et à brouiller les frontières qui les séparent entre eux comme elles les séparent de l'expérience ordinaire » (Rancière 2011 :13). Pour lui, la littérature laisse voir « des craquelures, des secousses sourdes, des dysfonctionnements » du monde de l'expérience ordinaire ; elle permet son « propre expérience » à partir de laquelle s'amorce le « travail théorique », qui n'est qu'un fragment nietzschéen d'autobiographie (Foucault 2001e : 1000-1001). Les documents d'archives sur les vies infâmes, lus comme d'« étranges poèmes », rendent visibles les gestes, « ce qui reste non exprimé dans chaque acte d'expression », et rendent possible « l'expression uniquement dans la mesure où elle occupe un vide central » (Agamben 2005 : 73). Le rire suscité par *Le manuel de la zoologie fantastique* de Borges et la fascination provoquée par *Las meninas* de Velázquez ouvrent *Les mots*

⁴ C'est le trait de toute une génération, comme il le dit ; cf. Boulez 2014 : 212.

et les choses : « dès que j'ai essayé de la décrire, une certaine coloration du langage, un certain rythme, une certaine forme d'analyse m'ont donné l'impression, la quasi-certitude - fausse, peut-être - que j'avais exactement là le discours à travers lequel pourrait surgir et se mesurer la distance que nous avons à la philosophie classique de la représentation et à la pensée classique de l'ordre et de la ressemblance. C'est ainsi que j'ai commencé à écrire *Les mots et les choses* » (Foucault 2011 : 67). Le geste critique est toujours le geste poétique de l'occupation du vide : ce « vide où [le langage] trouve son espace » (Foucault 2001f: 548) opère le discernement qui change parce qu'il rend « inopérantes les opérations économiques et sociales, montre par cela ce que peut le corps humain et l'ouvre à des usages nouveaux et possibles » (Agamben 2014 : 60), au corps du livre et au livre du corps.

« Plutôt que de prendre la parole, j'aurais voulu être enveloppé par elle... » (Foucault 1971 :7) : l'espace virtuel de Foucault est fait de livres insérés dans les livres, de traces d'existence, de productions discursives qu'il appelle archives. Ces archives, telle une encyclopédie des morts, sont aménagées par les torsions du langage de l'écrivain, par la théâtralisation du savoir et des connaissances semblables à celles de *La Tentation* et du *Bouvard et Pécuchet*. Pour Foucault, « parler est sans cesse réinventer un nouveau théâtre, un théâtre profondément politique » (Artières 2011 :10); parler signifie pour lui ouvrir la scène agonistique du langage dans le langage par la distance et l'écart, fixer « le très provisoire théâtre du travail » (Foucault 1971 :10). Le savoir, pour lui, est le théâtre politique de la langue.

Dans le théâtre de la langue, sur la scène vide, un *tableau vivant* rend visible le corps anéanti. « En exécution de l'arrêt, le tout a été réduit en cendres. Le dernier morceau trouvé dans les braises n'a été fini d'être consommé qu'à dix heures et demie et plus du soir. Les pièces de la chair et le tronc ont été environ quatre heures à brûler » (Foucault 1975 : 11) : il répète et fixe par l'*ekphrase* le témoignage du supplice de Damiens du début de *Surveiller et punir*. Le livre est « la scène répétable » du théâtre politique de la langue, une « rencontre irrégulière » (Foucault

1972 : 10) entre le document et l'écriture, la fiction et le fait. Et la préface que Foucault avait écrit pour *La Tentation*, préface, en fait, son autobiographie : le feu qui consume la bibliothèque fantastique de Flaubert est une figuration historique du vœu de Foucault, qui voulait que ses livres soient « de cocktails Molotov ou des galeries de mine, et qu'ils se carbonisent après usage à la manière des feux d'artifice » (Foucault 2001g : 1593), qu'ils disparaissent « finalement, sans que celui à qui il est arrivé de le[s] produire puisse jamais revendiquer le droit d'en être le maître » (Foucault 1972 : 10). De même, le corps supplicié de Damiens, réduit aux mots, figure, dans une mise-en-abîme historique, le destin des livres de Foucault dans « la seule patrie réelle, le seul sol sur lequel on puisse marcher, la seule maison où l'on puisse s'arrêter et s'abriter », dans « le langage, celui qu'on a appris depuis l'enfance » (Foucault 2011 : 31). La bibliothèque fantastique exhibe au regard « le lien fantastique du savoir et de la souffrance » (Foucault 1972a : 7), qui est aussi la sienne. Foucault, figurant éphémère du théâtre de son propre travail, a, comme Derrida, une langue qui n'est pas la sienne.

Tout comme la *Biblioteca de Babel* de Borges est rendue possible après *La Tentation*, la critique du savoir et de la connaissance en tant que leur archéologie et généalogie deviennent possibles après ce qui voit le jour avec Flaubert. La figuration de la littérature dans la culture bourgeoise du XIXe siècle, « la différence de l'écrivain, sans cesse opposée par lui-même à l'activité de tout autre sujet parlant et écrivant, le caractère intransitif qu'il prête à son discours, la singularité fondamentale qu'il accorde depuis longtemps déjà à "l'écriture", la dysmétrie affirmée entre la "création" et n'importe quelle mise en jeu du système linguistique » (Foucault 1971 : 43) constitue une couche profonde dans l'archéologie et la généalogie de la trajectoire de Foucault. De même que l'histoire de la science, l'histoire intellectuelle, l'histoire des idées et l'histoire des mentalités légitiment le geste de Foucault par leurs limites, l'acte critique de la problématisation, pratique discursive par laquelle quelque chose est constituée en objet de pensée, inséré dans la communauté (ou société de discours) de la littérature, dans « un apprendre qui ne

rencontre jamais le connaître - et qui est infini » (Quignard 2014 : 7)⁵, change constamment de direction de ses pas qui avancent « des façons de connaître aux manières de se connaître » (Lamy / Bert 2014 : 17).

Dans la littérature et la fiction Foucault ne lit pas les intentions des auteurs et leur création, mais les problèmes et leur visibilité. La littérature et la fiction planent autour de sa trajectoire de penseur ; elles « circul[ent] à l'état absolument libre [...], se développ[ent] sans attribution à une figure nécessaire ou contraignante » (Foucault 2001h : 839) : son anticipation ironique et romantique de l'avenir de l'auteur est aussi une contrainte imposée au lecteur et une lecture de soi-même ; elles proviennent d'une l'hygiène mentale, d'une diététique de l'esprit et d'un jeu de vérité. Entre « les compagnons pathétiques qui murmuren[t] à peine », « l'étrangeté légitime » ((Foucault 2001o : 195, Char 1983 : 160)⁶ de l'écriture foucauldienne en vue de « n'avoir plus de visage » (Foucault 2011 : 57) figure les deux côtés de Char : un « nihilisme [qui] n'est qu'une tentation gnostique, un pessimisme sans le principe d'espérance, un éternel retour qui ne serait pas un éternel départ, une face interne sans face externe », aussi bien qu' « un appétit vorace pour le réel, de générosité pour les opprimés, d'exigence de justice et de rêve de félicité » (Veyne 1990 : 385). Comme Blanchot, Foucault se « retire dans la manifestation de son œuvre », il est « non pas caché par ses textes, mais absent de leur existence par la force merveilleuse de leur existence » dans « le langage sur le dehors de tout langage », dans les « paroles sur le versant invisible des mots » (Foucault 2001f : 550, 553). Tout comme pour Ponge, pour Foucault le langage est « l'espace épais dans lequel et à l'intérieur duquel [...] toutes les expériences se font » (Foucault 2001i : 367)⁷. Si la fiction se réfère à ce qui n'existe pas, et si « chaque

⁵ L'œuvre de Quignard représente un bon exemple de la littérature de livres insérés dans d'autres livres.

⁶ Foucault cite les vers de Char à la fin de sa préface à la *Folie et déraison: histoire de la folie à l'âge classique* de 1961.

⁷ Foucault explique la généalogie de l'œuvre de Sollers. C'est la seule mention de Ponge

parole et chaque connaissance humaine a ses racines et son fondement dans une ouverture qui les transcende infiniment », si, « à la fois, cette ouverture ne concerne que le langage même, sa possibilité et son existence » , les racines de Foucault ne sont enracinées en rien (Agamben 2005 : 27), ce *rien*, à la fois quelque chose, *res*, et rien, *nulla res*, qui, de Flaubert à Robbe-Grillet et Quignard, en passant par Valéry, hante la littérature moderne. Enfin, si les véritables actes critiques se trouvent dans la littérature, parler de la littérature, pour Foucault, c'est parler de son propre geste critique.

La Tentation fait parler une fiction du savoir. L'écriture de Flaubert théâtralise le discours des livres, articule le murmure anonyme des siècles passés, tout comme *L'Histoire de la folie* ou *L'Usage des plaisirs* : à la dénonciation flaubertienne de la bêtise répond la dénonciation foucauldienne de la rareté de la pensée. « Au moment de parler, une voix sans nom me précédait depuis longtemps » (Foucault 1971 : 7) : le festin d'imagination foucauldien est fait de fictions flottantes sur de vastes plages de silence : « je me rends compte que je n'ai jamais rien écrit que des fictions » - ce qu'il dit, si vérifiable soit-il, « il n'est pas question que ce soit autre chose que des fictions » (Foucault 2001j :197 ; Foucault 2001n : 863). Ces fictions vérifiables sont à la fois transitives - le mot s'efface, disparaît devant la chose en la formant -, et intransitives - le mot se réfère à lui-même, à la langue. Dans la salle de lecture de sa bibliothèque fantastique, la solitude théâtrale de « la petite maison du langage dont [il] serai[t] le maître et dont [il] connaîtra[t] les recoins » et l'esseulement transitif qui « mesure la différence avec ce que nous ne sommes pas » découpent, comme avec les ciseaux, « ce gribouillage à la fois mort et bavard que l'on a déposé sur la feuille blanche » ; la découpe se constitue en cadre qui fait « désigner, montrer, manifester hors d'elle-même quelque chose qui, sans [lui] serait resté sinon caché, du moins invisible » (Foucault 2011 : 31, 63, 57, 60). « Il me semble qu'il y a une possibilité

dans les *Dits et écrits*; elle montre ce qui est resté en-deçà du quadrillage d'encre de Foucault, qui, pourtant, a beaucoup écrit et parlé.

de faire travailler la fiction dans la vérité, d'induire des effets de vérité avec un discours de la fiction, et de faire en sorte que le discours de vérité suscite, fabrique quelque chose qui n'existe pas encore, donc "fictionne" » (Foucault 2001j : 236) : l'écriture de Foucault est toujours aporétique. A la fois écriture d'écrivain et écriture d'écrivain, elle transmet le coup uniquement si elle est elle-même coupée, elle est transitive uniquement si elle est en même temps intransitive, elle est utilisable dans la mesure où elle est inutilisable. Son caractère aporétique la renvoie à l'histoire, la rend à son sort historique. La résorption de sa « propre existence dans la distance qui la sépare de la mort » (Foucault 2011 : 63-64), paradoxalement, et contre lui-même, donne à « son existence une solidité du monument » (Foucault 2011 : 63-64). À l'instar de Thucydide et de son archéologie, mais « en dehors de toute métaphore géologique, sans aucune assignation d'origine, sans le moindre geste vers le commencement d'une *archè* » (Foucault 2001b : 736) les livres de Foucault sont à la fois un texte-monument qui joue à se faire document (Loraux 1980 : 73), un document qui, malgré son refus obstiné, joue à se faire monument.

2. Le souci de soi

Foucault n'était pas une « petite boîte à outils » (Foucault 2001k : 1588) ahistorique, bien qu'il voulût devenir une ; ses écrits ne sont pas « des chefs d'œuvre qui savent dire ce que l'homme a d'humain, trop humain » (Loraux 1980 : 55). Il est une singularité historique parmi d'autres singularités qu'il rendait visibles, « un étrange petit objet d'"époque", rare, bicornu, jamais encore vu », semblable à « un bibelot politique dont les tarabiscotages inattendus constituent la clé de l'énigme » (Veyne 1978 : 207 et 217 ; cf. Foucault 2011 : 62). Intempestif et incorrect dans son propre temps (Veyne 2008 : 201), cet écrivain consacré (comme Flaubert) dans le vide annoncé par la disparition de la consécration (avec Sartre), défie et conteste sa propre condition en ne découvrant ce qu'il « a à démontrer que

dans le mouvement même par lequel [il écrit], comme si écrire était précisément diagnostiquer ce qu'[il voulait] dire au moment même où il a commencé à écrire » (Foucault 2011 : 41). L'écriture et la fonction-auteur sont pour lui des dispositifs, « l'ensemble » des relations entre les « éléments hétérogènes », des discours aux lois, de l'histoire aux institutions, « bref, du dit aussi bien que du non-dit » (Foucault 2001 : 299), auxquels il est lui-même assujéti et avec lesquels et contre lesquels se constitue sa subjectivité, sa liberté de dire vrai en fictionnant la vérité. L'assujettissement, ce concept fameux qu'on met dans toutes les sauces, est une affaire personnelle.

Ni philosophe, ni historien ni sociologue, Foucault se voyait comme « médecin » ou, plutôt, comme « diagnosticien » : « j'ai substitué à la cicatrice du corps le graffiti sur le papier » (Foucault 2011 : 40, 36). Sur lui veille la figure paternelle de médecin. La même figure veillait, au XIXe siècle, sur l'institution littéraire et inspirait son jeu de vérité. Le père de Flaubert, comme celui de Proust, étaient médecins, envers lesquels ils se sentaient insuffisants : pour eux, l'écriture était, en quelque sorte, un *Ersatz* de la médecine. Dans *La Comédie humaine*, les diagnostics fondamentaux sur la société et le monde sont fournis par un médecin, Bianchon, *l'alter ego* réussi de Balzac ; la méthode de médecin Claude Bernard servait de modèle au roman expérimental de Zola : la transformation de la médecine en science et ses réussites spectaculaires au XIXe siècle jouent le même rôle dans la pensée et la création de la littérature que la linguistique de Saussure dans la littérature et les sciences de l'homme du XXe siècle. « Il faut se placer, et, une fois pour toutes, se maintenir au niveau de la *spatialisation* et de la *verbalisation* fondamentales du pathologique, là où prend naissance et se recueille le regard loquace que le médecin pose sur le cœur vénénéux des choses » (Foucault 1972a : 8) : si la distance et la spatialisation ouvrent la possibilité de la verbalisation, et si l'écriture diagnostique ce qu'on voit, Foucault, tel un anatomiste, ouvre avec son bistouri les corps morts : « à l'ineffaçable de la cicatrice », il substitue « le signe parfaitement effaçable et raturable de l'écriture » (Foucault

2011 : 35, 37): « avec mon écriture, je parcours le corps des autres, je l'incise, je lève les téguments et les peaux, j'essaie de découvrir les organes et, mettant à jour les organes, de faire apparaître ce foyer de la lésion, ce foyer de mal, ce quelque chose qui a caractérisé leur vie, leur pensée et qui, dans sa négativité, a organisé tout ce qu'ils ont été. Ce cœur vénéneux des choses et des hommes, voilà au fond ce que j'ai toujours essayé de mettre au jour » (Foucault 2011 : 37). Le livre déploie une anamnèse, dans le sens médical du terme ; l'écrire, c'est diagnostiquer : le redoutable verbe grec διαγιγνώσκω réunit, à travers l'institution de la lettre et des lettres, les pratiques d'un Thucydide (archéologie), d'un Hippocrate (médecine) et d'un Socrate (ἐπιμέλεια et modalités du dire-vrai). À la fin du XXe siècle, dans un monde pasteurisé après deux millénaires de bibliothèques en feu, entre Alexandrie et dépôt de Migne, on peut reconnaître, sur ce visage humain de sable presque effacé à la limite de la mer (Foucault 1966 : 389), les traits de l'histoire par laquelle la philosophie s'explique sa naissance, son origine.

Dire l'originaire, l'origine, l'ἀρχή, c'est raconter des histoires sur la blessure de la nomination, blessure toujours antérieure, comme la langue, et toujours future, comme le discours. Le syntagme « le cœur vénéneux des choses » met en scène la rencontre de deux frères ennemis dans l'espace de la langue, en dehors du théâtre de l'histoire rétrospective. Le cœur, lat. *cor*, en grec καρδιά, est le siège traditionnel des passions, des sentiments et de la raison, lié à l'origine, à l'ἀρχή de la vie et de son jaillissement. D'où l'archéologie, l'ἀρχαιολογία, méthode de l'investigation de l'origine, recherche indiciaire qui diagnostique le passé et pronostique l'avenir (Thucydide), apparentée à la médecine et à la chirurgie. Le cœur est *vénéneux* : vénéneux est un adjectif dérivé du substantif *venin*, qui vient du latin *venenum*, et qui nomme, comme le grec φάρμακον qu'il traduit, toute substance au moyen de laquelle on altère la nature d'un corps, toute drogue salutaire ou malfaisante, poison ou remède. *Vénéneux* peut être compris comme une qualité qui dit la nature altérée de l'homme à cause d'une certaine substance

forte, dans l'Antiquité surtout liquide, dont la nature bienfaisante ou malfaisante ne peut pas être déterminée, mais qui, au dire de Gorgias et d'Homère, fait parler : mot-drogue, remède ou poison, λόγος φάρμακον, écriture (Gorgias, *Helenaë laudatio*, 14; Homère, *Odyssée*, 4.221-290 ; commentaire dans Cassin 2012 : 85-95). Le φάρμακον de l'écriture comme remède ou poison est antérieur à la production des différences conceptuelles: il est « la différance de la différence » (Derrida 1972, 158), parce que le geste platonicien de dénonciation de l'écriture comme φάρμακον, c'est-à-dire comme déception et apparence, est toujours déjà paralysé par sa propre référence au φάρμακον, à l'écriture: l'acte critique du diagnostic comme découverte de ce qui est φάρμακον ou venin, ne peut bannir l'écriture sans se bannir lui-même, de même que la chirurgie foucauldienne de l'écriture ne peut isoler le cœur vénénéux des choses et des hommes sans utiliser ce même venin : la fiction de vérité ne peut pas se passer de la vérité de fiction; le cœur vénénéux des choses et des hommes présuppose toujours le cœur du venin des choses et des hommes. Bienfaisant ou malfaisant, remède ou poison, le φάρμακον de l'écriture, littéralement, comme le sang, remplit, fait battre le cœur des hommes. Il occupe le foyer, il ouvre la scène de l'origine de la vie : il appartient à la fois à l'ordre de la déception et de l'apparence et à l'ordre de la vérité, parce que la déception ne peut pas être anéantie (la mort) sans anéantir la vérité même (la vie) : « l'alternative à la mort, ce n'est pas la vie, mais bien plutôt la vérité » (Foucault 2011 : 40), une vérité mise en écrit. Le venin de cœur qui est la cause de tous les maux, qui fait les hommes tels qu'ils sont, ou tels qu'ils étaient, est antérieur à la production des différences entre eux, antérieur à la métaphysique de l'âme, comme dans l'*Alcibiade* de Platon, à l'esthétique ou stylistique de l'existence, comme dans son *Lachès* (Foucault 2009 : 149-151)⁸. Foucault et Derrida, archéologie et déconstruction se rencontrent dans ce cœur du venin : « il n'est pas

⁸ Les dialogues de Platon représentent, semble-t-il, pour Foucault une mine idéale : formulé de façon anachronique et moderne, ils réunissent la littérature et la philosophie, le dit et la pensée su le dit, l'écrivain et l'écrivant. Autour d'eux se constitue une véritable société de discours : synchronique (p. ex. Derrida) et diachronique (p. ex. Montaigne).

un signe, mais une signature, une *signatura* qui, dans l'absence de signifié, continue à opérer comme exigence d'une signification infinie qu'aucun signifié ne peut remplir » (Agamben 2008 : 79). Trace d'encre sur le papier de ses livres, le venin de cœur de Foucault est la cicatrice de sa propre blessure existentielle.

« Je ne conçois pas du tout ce que je fais comme une œuvre et je suis choqué qu'on puisse s'appeler un écrivain » (Foucault 2001g : 1593) : Foucault est un écrivain malgré lui. Il se voyait *écrivain* qui ressent l'obligation d'écrire dans « cette espèce de suppression, de mortification de soi dans le passage aux signes » (Foucault 2011 : 58-59)⁹. Il n'exhibe pas sa pensée ornée de beaux mots pour mieux la vendre; les mots, « à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure, conjonctures et vestiges » (Foucault 1972 : 10), sont sa pensée: c'est dans les mots, dans l'écriture par laquelle on essaie « de faire écouler [...] toute la substance, non seulement de l'existence, mais de corps », que voit le jour « la distance qu'[il] a, que nous avons à ces choses » (Foucault 2011 : 57,66), distance péniblement acquise et hantée par la mélodie lointaine de la langue, à peine audible mais infinie et têtue, qu'aucune variation discursive ne peut épuiser.

« Mais un livre est fait pour servir à des usages non définis par celui qui l'a écrit » (Foucault 2001k : 1588); même en parlant, dans l'interview sur *Les mots et les choses*, on sent cette pièce « déjà peuplée des milliers d'exemplaires du livre futur, des milliers de visages qui le liront, où cette tierce présence du livre et des lecteurs futurs est extraordinairement pesante » (Foucault 2011 : 65): de même qu'il a lu dans l'avenir du concept d'auteur la visibilité de son propre geste de pensée, et dans la préface à *La Tentation* sa propre survie, son *Nachleben*, de même l'avenir de ses livres sur les livres mesure la distance envers cette survie : « tout livre dessine autour de lui un champ de travail virtuel et il est jusqu'à un certain point responsable de ce qu'il rend possible ou impossible » Foucault 2001m : 1233). Ce penseur, « dont l'imagination

⁹ Foucault se réfère à la distinction barthésienne entre *l'écrivain* et *l'écrivain* : Barthes 1995 : 154-161.

conceptuelle était prodigieuse et qui, comme le disait Blanchot (mais à propos de Kafka) ”écrivit jamais une platitude” » (Brossat 2014, 267), se voyait *modo futuri exacti* et c'est à cause de cela que l'obligation de le suivre est si difficile à tenir. Car, suivre Foucault et *percevoir autrement* ne veut pas dire se placer dans son *autrement* et faire la même chose que lui, continuer dans la même veine, s'accrocher à ses obsessions, même en les critiquant ; cela veut dire, plutôt, assumer sa propre étrangeté et essayer de penser autrement que lui, concevoir d'autres problématiques, d'autres légitimations et d'autres étrangetés, qui, sans son feu d'artifice, ne seraient pas imaginables.

Foucault a plusieurs fois souligné qu'il n'écrivait pas en vue de créer une œuvre ; il a, dans son testament, défendu toute publication posthume (Foucault 2011 : 63 ; cf. Defert / Ewald / Lagrange 2001 : 9). L'édition en cours de ses cours au Collège de France renouvelle sa problématisation des limites de l'œuvre : aussi bien que sa vie, son *Nachleben* devient une figure de plus, de surcroît visible, de ses problématisations d'auteur. Son passage par les États Unis, beaucoup plus que la réception de ses travaux en France, a fait de lui un instaurateur de discours de la visibilité de l'invisible. Dans la société de discours formé autour de lui, « le trait utilitaire l'a emporté, et de loin, sur le trait contestataire et séditieux » ; son festin d'imagination s'est transformé au « bon à bon prix », au MacDo de *fast food* académique, mondialement franchisé, où Foucault sert, tel un intensificateur du goût d'un plat, d'« un formidable intensificateur de pensée » (Brossat 2014 : 264-265)¹⁰. Intensificateur de pensée de ceux qui, comme le dit Hilarion dans *La Tentation*, « se reposent à l'ombre de l'olivier », sûrs, en dépit de leur postmodernisme affiché, de leur grande narration appelée Foucault, qui vend bien leur pensée et assure leur existence, même quand ils exhibent leur visibilité contrefaite, et réfléchissent « sur le travail des autres », en faisant « croire qu'on l'a effectué de ses propres mains » (Foucault 2001m : 1232), qu'on

¹⁰ Cf. Loriga / Revel 2022 : 194 : *via* Vincent Descombes, « l'accent est significativement déplacé vers une dimension opératoire, vers ce que Foucault permet de penser des situations contemporaines, dans un langage qui pourrait être commun ».

a isolé la drogue - remède ou poison - au cœur des hommes et des choses. Et c'est justement son λόγος φάρμακον, ce poison et remède, distillé par une existence exceptionnelle, qui conteste les évidences et les fins, invisibles dans leur visibilité, de cette société ou communauté scientifique : « Ce qui unit les hommes entre eux, n'est ni la nature, ni le verbe divin, ni l'emprisonnement commun dans le langage signifiant, mais la vision du langage même et, par conséquent, l'expérience de ses limites et de sa *fin*. Une vraie communauté est uniquement une communauté qui n'est pas présumée » (Agamben 2005 : 35-36), dont la fin ne cesse d'apparaître dans l'espace ouvert par l'écart et la distance, par le travail de la fiction gratuite de la vie littéraire des concepts.



Bibliographie :

Agamben, Giorgio (2005). L'idea del linguaggio, in: *La potenza del pensiero. Saggi e conferenze*, Vicenza : Neri Pozza Editore.

Agamben, Giorgio (2005). Autore come gesto, in: *Profanazioni*, Roma : notttempo.

Agamben, Giorgio (2008). *Signatura rerum. Sul metodo di Foucault* : Torino: Bollati Boringhieri.

Agamben, Giorgio (2014). Che cos'è l'atto di creazione?, in : *Il fuoco e il racconto*, Roma : notttempo.

Artières, Philippe (2011). Faire l'expérience de la parole, in : P. Artières (éd.), *Michel Foucault. Le beau danger*, Paris : Editions EHESS.

Barthes, Roland (1995). Écrivains et écrivants, in : *Essais critiques*, Paris : Seuil.

Bloch, R. Howard (1994). *God's plagiarist. Being an Account of the Fabulous Industry and Irregular Commerce of the Abbé Migne*, Chicago / London: The University of Chicago Press.

Boulez, Pierre. 2014. La composition chez Proust, in : [éd. Antoine Compagnon], *Lire et relire Proust*, Nantes : Éditions Nouvelles Cécile Defaut.

Brossat, Alain (2014). Boîte à outils, ou supermarché aux idées?, in : [éds. Bert, Jean-François / Lamy, Jérôme], *Michel Foucault. Un héritage critique*, Paris : CNRS Éditions.

Cassin, Barbara (2012). *Jacques le Sophiste. Lacan, logos et psychanalyse*, Paris : EPEL.

Char, René (1983). *Fureur et mystère, Seuls demeurent. Partage formel XXII*, in : *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard.

Compagnon, Antoine (1983). *La Troisième République des Lettres. De Flaubert à Proust*, Paris : Seuil.

Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques (2001). Présentation de l'édition de 1994, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques] *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard.

Derrida, Jacques (1972). *La dissémination*, Paris : Seuil.

Favreau, Jean-François (2012). *Vertiges de l'écriture. Michel Foucault et la littérature*, Lyon : ENS Editions.

Flaubert, Gustave (1951), *La Tentation de Saint Antoine*, [éd. Thibaudet, Albert / Dumesnil, René], Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris: Gallimard.

Foucault, Michel (1971). *L'Ordre du discours*, Paris: Gallimard.

Foucault, Michel (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1972). *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris : PUF. (=Foucault 1972a)

Foucault, Michel (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1980). *L'Origine de l'Herméneutique de soi. Conférences prononcées à Dartmouth College*, Paris : Vrin.

Foucault, Michel (1984). *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (2001a). La bibliothèque fantastique, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 20.

Foucault, Michel (2001b). Sur l'archéologie des sciences. Réponse au cercle d'épistémologie, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 59.

Foucault, Michel (2001c). Distance, aspect, origine, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 17.

Foucault, Michel (2001d). Est-il donc important de penser ?, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, texte no. 296.

Foucault, Michel (2001e). La fête de l'écriture. Entretien avec J. Almira et J. LeMarchand, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, texte no. 154.

Foucault, Michel (2001f). La pensée du dehors, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 38.

Foucault, Michel (2001g). Sur la sellette, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-*

1975, Paris : Gallimard, texte no. 152.

Foucault, Michel (2001h). Qu'est-ce que un auteur ?, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (2001i). Débat sur le roman, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 22.

Foucault, Michel (2001j). Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps, [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Gallimard, texte no. 197.

Foucault, Michel (2001k). Des supplices aux cellules, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 151.

Foucault, Michel (2001l). Le jeu de Michel Foucault, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Gallimard, texte no. 206.

Foucault, Michel (2001m). A propos des faiseurs d'histoire, in : [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Gallimard, texte no. 328.

Foucault, Michel (2001n). Entretien avec Michel Foucault (D. Trombadori), in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris : Gallimard, texte no. 281.

Foucault, Michel (2001o). Préface à *Folie et déraison : histoire de la folie à l'âge classique* Paris, Plon 1961, in: [éds. Defert, Daniel / Ewald, François / Lagrange, Jacques], *Michel Foucault. Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris : Gallimard, texte no. 4.

Foucault, Michel (2009). *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France. 1984*, Paris : Gallimard/Seuil.

Foucault, Michel (2011). Entretien entre Michel Foucault et Claude Bonnefoy, 1968, in: [éd. Artières, Philippe], *Michel Foucault. Le beau danger*, Paris : Editions EHESS.

Foucault, Michel (2013). Littérature et langage. Bruxelles décembre 1964, in: [éds. Artières, Philippe / Bert, Jean-François / Potte-Bonneville, Mathieu / Revel, Judith], *Michel Foucault. La grande étrangère. A propos de la littérature*, Paris : Editions EHESS.

Lamy, Jérôme / Bert, Jean-François (2014). Introduction: Foucault et les sciences humaines et sociales: entre dialogues et incompréhensions, in: [éds. Bert, Jean-François / Lamy, Jérôme], *Michel Foucault. Un héritage critique*, Paris: CNRS Éditions.

Loroux, Nicole (1980). Thucydide n'est pas un collègue, *Quaderni di storia*, 12.

Loriga, Sabine / Revel, Jacques (2022). *Une histoire inquiète. Les historiens et le tournant linguistique*, Paris : EHESS/Gallimard/Seuil.

Milner, Jean-Claude (2008). *Le périple structural. Figures et paradigme*, Paris :Verdier.

Milner, Jean-Claude (2002). *Constats*, Paris : Gallimard.

Milner, Jean-Claude (2014). *La puissance du détail. Phrases célèbres et détails en philosophie*, Paris : Grasset. Rancière, J. 1998. *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris : Hachette.

Nancy, Jean-Luc (1979). *Ego sum*, Paris: Flammarion.

Quignard, Pascal (2014). *Sur l'image qui manque à nos jours*, Paris: Arléa.

Rancière, Jacques (2011). *Aisthesis. Scènes du régime esthétique de l'art*, Paris : Galilée.

Tocqueville, Alexis de (1999). *Souvenirs*, [éd. A Monnier] Paris : Gallimard.

Veyne, Paul (1978). Foucault révolutionne l'histoire, in : *Comment en*

écrit l'histoire, Paris : Seuil.

Veyne, Paul (1990). *René Char et ses poèmes*, Paris : Gallimard.

Veyne, Paul (2008). *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris : Albin Michel.



Znanost, znanje, književnost: Foucault nije kolega

Rad problematizira “legitimnu čudnovatost” (René Char) povjesničara i filozofa Michela Foucaulta kroz njegove stavove o književnosti i fikciji, izražene u knjigama, člancima i intervjuima, u odnosu prema suvremenoj znanstvenoj praksi u humanistici.

Ključne riječi: Michel Foucault, fikcija, povijest, književnost, epistemologija

Science, knowledge, literature: Foucault is not a colleague

In order to describe the „legitimate strangeness“ (René Char) of historian and philosopher Michel Foucault, this paper analyses his work in the perspective of his views on literature and fiction, expressed in his major works, papers and interviews, in contrast to contemporary scientific practice in the humanities.

Key words: Michel Foucault, fiction, history, literature, epistemology